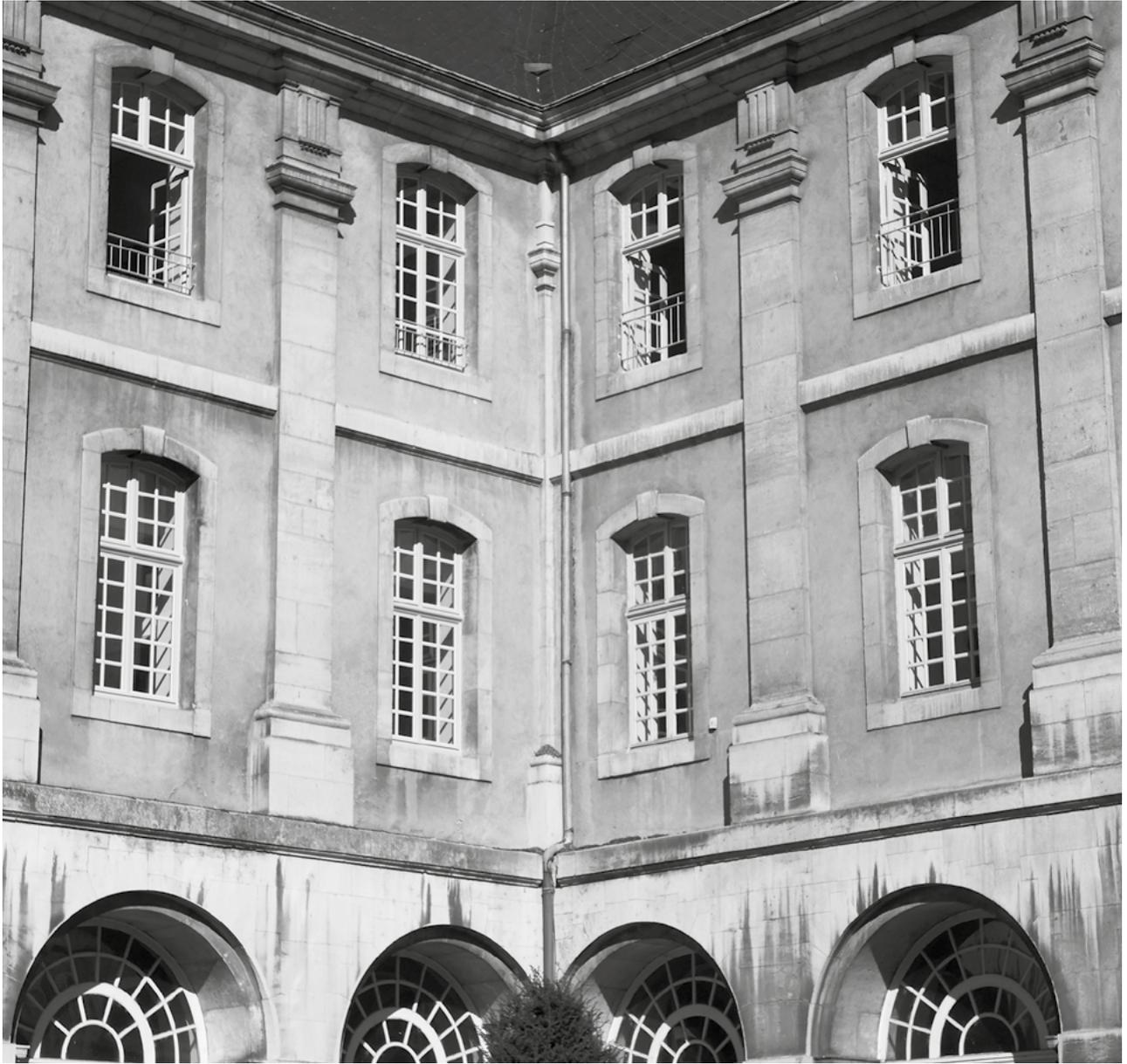


TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été

2022 • mercredi n°1



Marion Aubert, Kheireddine Lardjam, Béatrice Bienville, Mathilde Segonds, Clémence Attar, Kendall Feaver, Laetitia Guédon, Grégoire Vauquois, Fabrice Murgia, Mishka Lavigne, Nadine Ledru

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

20h45 : LECTURE

LIEU : AMPHITHÉÂTRE

Sit Jikaer, Grégoire Vauquois

Dirigée par Fabrice Murgia ; avec Birane Ba (de la Comédie-Française), Adil Mekki, Julie Pilod, Lola Roy et Alexiane Torrès, musique Hervé Legeay

Ce texte, lauréat de l'Aide à la Création (automne 2021), est soutenu par ARTCENA.

L'AVENIR DU NO-FUTURE

BAJGAR. Je ne suis pas celui que je voudrais être. Je fantasme beaucoup et j'idéalise. Je me trouve assez décevant en définitive. Ça arrive à beaucoup de gens c'est pas la peine d'en faire une histoire.

Face A : Bajgar erre entre les étals du magasin de musique de Marinette et rêve de se procurer cette guitare électrique qui pourrait remplacer celle qu'il a brisée à un de ses concerts confidentiels dans lesquels sa rage punk voudrait renouer à celle de ses glorieux aînés, SexPistols ou The Clash : rage capable de défier par sa violence la violence du monde qui le piétine.

Face B : Sit Jikaer, jeune femme aux mille talents, traverse l'Histoire en la défiant : elle sauve le monde de l'apocalypse nucléaire en s'opposant aux puissants, soulève les universités par ses paroles inspirantes et les foules dans des concerts révolutionnaires.

Qui est-elle ? Le double fantasmé du jeune homme mélancolique ? Ou le rêve, en chair et en puissance, de l'album punk qu'il compose en pensées et sous nos yeux ?

Théâtre musical, non parce qu'il serait seulement illustré par de la musique, mais parce qu'il tâche de formuler des chansons sous forme théâtrale, cherchant dans la langue et la scène la pulsation et l'énergie rock, Sit Jikaer (ou la peine perdue) propose une singulière méditation poétique et politique sur l'héritage punk

aujourd'hui. Si l'époque n'est pas celle des années 1970, le jeune auteur tâche de reprendre le drapeau là où il est tombé, et de poursuivre cette question, entêtante et essentielle, qui dépasse largement l'enjeu de quelques chansons puissantes : que faire quand le monde ne propose aucune autre perspective que la loi du marché et le massacre social du tous contre tous ? La rage punk, nihiliste et joyeuse, méchante et irrécupérable, mais rédemptrice et cathartique serait bien peut-être le plus sûr moyen de détruire ce monde qui nous détruit, et ainsi de le sauver de lui-même.

Encore faudrait-il inventer un lendemain à ce monde que le punk avait voulu sans avenir après eux : autant dire qu'au nom des punks il s'agirait aussi de se révolter contre eux.

Puis, comme le disait en son temps, cet autre enfant terrible et irrécupérable de Beaumarchais, à l'aube d'une autre révolution : « Or, Messieurs la comédie / Que l'on juge en cet instant, / Sauf erreur, nous peint la vie / Du bon peuple qui l'entend. / Qu'on l'opprime, il peste, il crie, / Il s'agite en cent façons, / Tout finit par des chansons... »



RETROUVEZ

la version complète de cet entretien

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

22h30 : LECTURE

LIEU : CHAPITEAU « PARQUET DE BAL »

Copeaux, Mishka Lavigne [Québec]

dirigée par Nadine Ledru avec Alexis Barbier et Otilly Belcour, musique Jacques Pegeot

Le texte est publié aux éditions L'Interligne, Montréal 2020.

LA DOUCEUR DES AMOURS MORTES

LUI : parle-moi des choses qui s'effritent

ELLE : ça se sentait juste là sous la surface

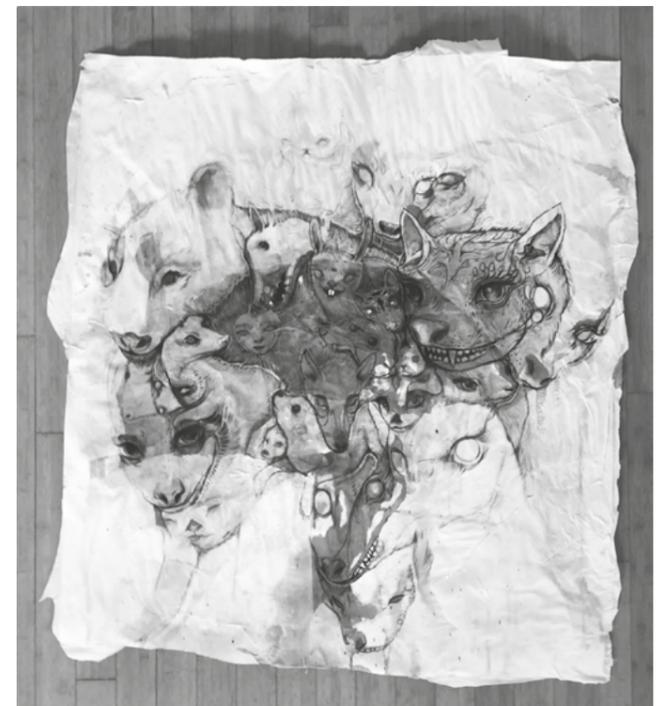
LUI : je sais

ELLE : on savait / sous notre peau on savait

Composée à partir de cendres, d'os, ou de feuilles d'arbres, l'œuvre du plasticien Stefan Thompson est destinée à se défaire avec le temps : les images se délitent, les formes d'animaux qu'il trace semblent se dévorer elles-mêmes, les paysages d'ombres et de lacs s'effacent lentement, produisant leurs propres ruines sans jamais disparaître vraiment et laissant plutôt à la surface des toiles quelques traces qui gardent en mémoire les ombres anciennes disparues.

C'est à partir de trente images de l'artiste canadien que l'autrice et traductrice Québécoise Mishka Lavigne a travaillé avec le metteur en scène Éric Perron et deux comédiens-nes, Frédérique Therrien et Marc-André Charrette, pour donner forme scénique à leurs rêveries autour de ces natures en décomposition. Depuis 2015, c'est ce travail au plateau nourri des improvisations des acteurs qui a donné lieu à l'écriture de *Copeaux* — pièce traduisant ces paysages défaits en déchirure tragique d'un couple.

Pièce amoureuse sur les décombres d'un amour, le dialogue d'une calme douceur et tissé d'images oniriques flottant entre réalité et regret, raconte le long délitement d'une relation. Les amants échangent ici leurs souvenirs dont la joie pure ne peut que jeter des lueurs sombres sur un présent perdu. Théâtre des amours décomposés, *Copeaux* voudrait nommer ce qui reste après que tout a eu lieu — la cicatrice d'un amour dit la blessure autant que l'irréparable : rien ne s'oublie vraiment quant tout s'est effondré.



Composée à partir de cendres, d'os, ou de feuilles d'arbres, l'œuvre du plasticien Stefan Thompson est destinée à se défaire avec le temps

Stefan Thompson, *Large Drawing 3*

traduire à huit mains

Entretien avec les traductrices
de *Jamais toujours parfois* de Kendall Feaver

Qu'est-ce qui vous a séduites dans la pièce de Kendall Feaver ?

Dominique Hollier : Au cours de notre quête de pièces à traduire pour le festival *Australia Now*, nous cherchions des voix originales, des écritures nouvelles... Nous avons donc été presque surprises de voir que notre choix se portait sur la pièce de Kendall Feaver, dont l'écriture et la facture ne frappent pas forcément par leur nouveauté. Mais à mesure que nous lisions d'autres pièces, celle-ci restait, s'incrétait, persistait, elle est de celles que je qualifie de « mine de rien » : une pièce qui attache, parce que mine de rien, sans esbroufe, sans volontarisme, elle présente des personnages complexes et attachants, traite avec beaucoup d'intelligence et d'honnêteté d'une question peu souvent abordée sur scène, et l'aborde avec délicatesse et sans manichéisme. Il me semble que nous avons aimé la spirale dans laquelle l'autrice nous entraîne, comme si nous étions nous-mêmes happées dans le vortex cérébral d'Anna, que nous avons été touchées par le désarroi d'une mère dépassée et croyant bien faire, et par la relation singulière entre les deux jeunes adultes, par la psy aussi, empêtrée dans les questionnements éthiques que pose la pratique psychiatrique. Outre l'incroyable qualité des dialogues, la richesse de la réflexion et le regard documenté et fouillé sur la maladie et sa perception, nous y avons reconnu de magnifiques rôles pour les actrices (et un jeune acteur, bien sûr) – deux beaux et riches rôles de femmes de plus de 40 ans, ça ne court pas les rues...

Adélaïde Pralon : La pièce m'a séduite par sa subtilité et l'accent porté sur la vie des personnages, par opposition à celles qui penchent plutôt du côté du discours. On peut penser de prime abord qu'une pièce qui se déroule dans des espaces clos, avec peu de personnages, est d'une facture classique un peu démodée, mais quand l'histoire est bien écrite, la recette reste efficace. Surtout, le sujet des médicaments administrés aux enfants dès leur plus jeune âge m'a profondément touchée. L'autrice n'apporte pas de réponse claire, ne

juge pas ses personnages, mais soulève des questions essentielles : comment poser un diagnostic avec certitude ? comment être sûr que le traitement est le bon ? Plus universellement, sa pièce, loin d'être un texte sur la folie, nous parle de la difficulté à vivre, à se connaître, à se réaliser. Au fond, la souffrance de son héroïne n'est pas si loin de la nôtre.

Sabine Haudepin : Il est probable que j'aie tendance instinctivement à lire les pièces qui nous sont proposées du point de vue des interprètes qui s'en empareront. Je ressens tout de suite le potentiel que recèle un texte pour des actrices, et c'était particulièrement le cas ici. Chaque partition est singulière, nuancée. Kendall Feaver respecte l'autonomie de ses personnages... et des spectateurs.

Ma conviction était qu'il fallait absolument que l'on comprenne et ressente, que chacun et chacune a ses raisons d'agir comme il le fait, même et surtout si nous, qui écoutons la pièce, sommes traversés par des sentiments contradictoires à leur endroit. L'autrice ne donne pas de leçon, mais expose honnêtement une situation complexe.

Pourquoi avez-vous décidé de traduire à huit mains ?

D. H. : La décision s'est prise un peu fortuitement : lors de la dernière réunion du comité MAV constitué pour choisir les cinq pièces australiennes à traduire, Sabine, qui défendait ardemment *The Almighty Sometimes*, ne souhaitait pas la traduire seule. Au fil de la discussion, Adélaïde étant également très enthousiaste, nous avons pensé qu'elles pourraient la traduire à deux, et puis comme Séverine, Sabine et moi avions eu tout récemment beaucoup de plaisir à traduire ensemble une pièce de Moira Buffini (*Gloriana*), de fil en aiguille, nous avons décidé que ce serait amusant de la traduire à quatre : ce choix n'était donc pas dicté par la difficulté de la pièce ni par la nécessité, mais par le simple désir de travailler ensemble.

Anna — Alors quand tu demandes ce que je fais, je pleure, et je te donne la seule réponse que tu trouveras j'espère acceptable : « je ne sais pas où je suis ».

S. H. : On pourrait dire que l'occasion fait les larronnes !

Ce choix suppose un cahier des charges très précis : comment avez-vous organisé votre collaboration ?

D. H. : Nous avons constitué deux binômes : Sabine et Séverine se chargeraient de traduire les répliques de la mère et de la psy, tandis qu'Adélaïde et moi traduirions celles des deux jeunes gens. Puis nous avons fait quelques séances à quatre pour harmoniser et réfléchir ensemble sur les points litigieux, chacune a ensuite relu et amendé le texte, jusqu'à obtenir un ensemble qui soit homogène, mais où les différentes voix des traductrices – correspondant aux voix diverses des personnages – restent subtilement perceptibles.

S. H. : Le fait de prendre en charge à quatre les personnages nous permettait peut-être, en fonction de notre sensibilité propre, de donner une voix singulière à chacun d'eux.

Qu'il s'agisse de la nature même du désordre mental d'Anna, de l'inquiétude maternelle perçue, ou non, comme un facteur d'aggravation de la maladie ou encore du positionnement de la psychiatre, Kendall Feaver maintient chaque thème sur un fil, préférant l'ambivalence aux réponses fermées, réductrices. Diriez-vous que traduire à plusieurs facilite cette ouverture du sens qui donne à *Jamais toujours parfois* sa force et sa complexité ?

D. H. : En tout cas, cela a certainement multiplié nos perceptions : l'ambivalence prévaut, et le fait d'avoir quatre lectures plutôt qu'une nous a en effet ouvert des horizons et aidées à chercher toujours la solution of-

18h : LECTURE

LIEU : les tilleuls

Jamais toujours parfois, Kendall Feaver [Australie]
Traduit de l'anglais (Australie) par Sabine Haudepin, Dominique Hollier, Séverine Magois et Adélaïde Pralon
Lecture dirigée par Laëtitia Guédon, avec Birane Ba (de la Comédie-Française), Marie-Sohna Condé, Lola Roy et Carole Thibaut

texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale et de l'Ambassade d'Australie

frant le plus de matière à jouer possible, le plus large champ d'interprétation (aux deux sens du terme) possible, le regard de chacune étant aiguisé et affûté par celui des autres.

A. P. : Traduire à plusieurs est toujours très long, mais très riche, car nous avons toutes des perceptions subjectives du langage, des mots qui résonnent différemment en nous. Il n'était pas question de faire des compromis qui auraient engendré des déceptions, mais d'arriver à une formule qui convienne à toutes. Des passages que nous aurions sûrement traduits toutes seules sans trop réfléchir sont devenus des points épineux jusqu'à analyser profondément l'intention de l'autrice et du personnage. La traduction devient plus précise, car rien n'est laissé au hasard. L'une de nous relève toujours un détail que l'autre a laissé passer. Dans ce métier solitaire, on apprend beaucoup de l'expérience collective. Je connaissais la façon de travailler de Dominique, mais j'étais très curieuse de découvrir l'approche de Séverine, dont j'admire beaucoup le travail, ou de Sabine, qui se met tout de suite à la place des comédiennes et dont l'enthousiasme était contagieux.

S. H. : J'ai toujours beaucoup lu en anglais et me posais souvent des questions sur les textes traduits que j'interprétais : il m'arrivait de souhaiter reformuler certaines répliques... Être au cœur du réacteur m'a ramenée à plus d'humilité et confrontée aux nombreuses chausse-trappes posées par une traduction rigoureuse. Et mon inexpérience, mon instinct d'actrice ou disons ma fraîcheur, m'autorisaient parfois des audaces qu'elles acheminaient... ou pas...!



RETROUVEZ

la version complète
de cet entretien

RENEE — Ça marche, l'écriture ?

ANNA — Oui.

*RENEE — Ça va prendre encore
combien de temps ?*

ANNA — Le temps qu'il faudra.

*RENEE — Et combien de temps
ça prend ce genre de chose d'habitude ?*

*ANNA — Il a fallu trois semaines
à Jack Kerouac pour écrire
Sur la route.*

RENEE — D'accord...

*ANNA — Il a fallu seize ans
à Jane Austen pour écrire
« Orgueil et préjugés ».*

RENEE — Et toi tu es qui : Jack ou Jane ?

ANNA — Je sais pas encore.

JAMAIS TOUJOURS PARFOIS
de Kendall Feaver (Australie)

MOUSSON D'ÉTÉ 2022

14H30 : LECTURE - RENCONTRE

LIEU : BORDS DE MOSELLE

En pleine France, Marion Aubert

De et avec Marion Aubert (France)

présentée en partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe soutenu par le programme Europe Créative de l'Union européenne.
Ce texte, lauréat de l'Aide à la Création (printemps 2022), est soutenu par ARTCENA.

FRANCE-ALGÉRIE, LES FANTÔMES D'UN MATCH

Marion Aubert dialoguera avec Jean-Pierre Ryngaert autour de sa nouvelle pièce, *En pleine France*, en compagnie de Kheireddine Lardjam, metteur en scène à l'origine du projet et qui en dirigera la création à venir. Cette conversation donnera lieu à la lecture d'extraits de la pièce par l'autrice.

On se souvient de ce match : le 6 octobre 2001, au Stade de France, alors que le score affiche 4-1 pour la France contre l'Algérie, la partie est interrompue à la 76e minute quand la pelouse est envahie. Alors qu'il aurait dû être le symbole d'une réconciliation, ce match amical a soulevé nombre de questions sociales sur l'intégration, ou le rôle du sport, et marqué la fin de l'illusion qu'avait représenté l'instrumentalisation politique des triomphes de l'équipe de France à la Coupe du Monde 1998 et à l'Euro 2000.

On se souvient alors d'une autre Coupe du Monde, celle de 1958 en Suède : sur la pelouse, des joueurs absents. Quelques mois auparavant, en pleine guerre d'Algérie, des footballeurs « musulmans d'Algérie » avaient quitté clandestinement leurs clubs de métropole pour créer l'équipe du FLN et participer activement à la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. La plupart ne rejoueront plus en France.

On se souvient d'un autre mois d'octobre, quarante ans avant 2001 : en 1961, une manifestation à Paris pour l'indépendance de l'Algérie avait été réprimée violemment par les forces de l'ordre françaises et plusieurs centaines de « français musulmans » avaient été massacrés.

Se pose, d'une histoire à l'autre, la question des devenirs. C'est là que Marion Aubert, à l'invitation du metteur en scène Kheireddine Lardjam, a inscrit sa prochaine pièce, à partir d'une hypothèse tout à la fois dramaturgique et politique : et s'il était prévu un autre match, au Stade de France, entre la France et l'Algérie ? Cette hypothèse n'a rien d'aberrant, la question se pose, régulièrement — sans jamais être tranchée. L'Histoire entre les deux pays ne cesse d'être écrite dans les

silences, les refus de regarder collectivement le passé pour envisager l'avenir — ces histoires se vivent étroitement pourtant, et semblent indissociables.

Alors Marion Aubert laisse opérer les fantômes qui décidément continuent de hanter notre présent. Ce qui ne passe pas, dans le ressentiment et les violences, tient ainsi à cette impossibilité à dire et à se confronter au passé.

Soit donc un immeuble aujourd'hui, où vivent certains des enfants et petits enfants des onze joueurs de la première équipe de football d'Algérie et qui se préparent pour aller, ensemble, en bus, au match.

Le théâtre polyphonique de Marion Aubert multiplie les temps et les lieux, les corps, les bouches, les langues, celles qui parlent en nous, autour de nous, les voix qui circulent et hurlent, ou chuchotent les douleurs et les hontes, les espoirs aussi. Dans ce théâtre, les cadavres dans le placard se mettent à parler pour rappeler les secrets oubliés sans lesquels le présent n'aura pas lieu, ni aucun avenir. Marthe, Wassim, Ilham, Marie, Kader, François : chacun cherchant à comprendre avec ses moyens vers où va l'Histoire et comment reprendre la main sur elle. Le match n'est pas fini ; il y a une partie à reprendre là où on l'a laissé. « Ce qui importe, disait Sartre, n'est pas tant ce qu'on a fait de nous, mais ce qu'on va faire de ce qu'on a fait de nous. »

#1 « ROTULE, AS-TU DU GENOU ? »

Des bords de la Moselle, sur l'estrade autour de laquelle s'étaient rassemblé-e-es stagiaires, artistes, pigeons, hérons, et derniers rayons de soleil, la Mousson s'est donc ouverte : comme un livre, ou comme des bras. Les discours ont dit la fidélité du soutien des pouvoirs publics, la joie d'être ici de nouveau, d'accompagner la Mousson nouvelle. Oui, la Mousson était née — ainsi, comme le disait le dernier orateur qui s'invitait : « lançons d'une main un regard plein de confiance vers l'avenir qui nous attend de pied ferme ». La Mousson s'ouvrait sur l'éclat de rire du jeu — et de la malice de Jacques Bonnaffé, invité surprise —, à qui revenait le dernier mot : « l'essentiel n'était pas de participer. » Il était, peut-être, dans le simple fait d'être là, de voir que le jour tombait, et que tout commençait.

#3 « PAROLES DE JEUNES DRAMATURGES »

« Un vent, un grand vent nouveau », tant attendu, chanté en chœur depuis la réouverture du pays. À la Mousson d'été, le voilà qui prend la forme de trois autrices, venues offrir leurs mots fraîchement cueillis aux murs curieux de la vieille Abbaye. Après des chemins croisés entre les couloirs de l'ENSATT, Béatrice Bienville, Mathilde Segonds et Clémence Attar, seront accompagnées par leur camarade Grégoire Vauquois à la création musicale pour une lecture en triptyque qui promet des surprises acoustiques. Pour venir à la rencontre de *C'est là que mon nombril est enterré*, *La tête et Sola*, rendez-vous à 16h30 au chapiteau « les Maronniers. »



RETROUVEZ

la pastille sonore de mardi



#2 « LES GENS LISENT LE TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN »

Les gens ont retiré leur casque, dans le noir, et les gens ont applaudi, dans la lumière, les gens sont sortis, les gens sortent toujours après la fin, mais tout continuait, sous le chapiteau, où les attendaient Éric Berger, les gens se sont assis, les gens ont entendu *Les gens* de P. L. Pisano, que mettait en voix Alexandra Tobelaim, cette pièce qui disait les gens, ceux qui après avoir retiré leurs casques se sont rendus sous le chapiteau pour écouter ce qu'il en est de ces gens rassemblés pour entendre parler d'eux, de la peur d'être des gens comme d'autres gens, gens qui s'ignorent, gens qui viennent au théâtre pour cela aussi, se reconnaître gens pour l'être davantage dans la peur du noir, mais quand le noir s'est fait, ces gens qui applaudissaient, heureux d'être de l'autre côté du noir, du théâtre.

#4 Entendre « La Loi du plus fort »

En guise de première lecture : un spectacle invisible, théâtre pour l'oreille. Certain-e-s d'entre nous tentaient bien de se lever pour entr'apercevoir ce qu'on ne verra pas — les acteurs et actrices, à Jardin, ou ailleurs, derrière leurs micros et leurs casques. Ce qu'on percevait seulement : des gestes qui fabriquaient à mains nues le bruit (d'un homme qui nage, d'une arme qui abat, d'une enveloppe qu'on ouvre). C'était un beau signe : il disait que le théâtre s'entend dans le silence — il suffisait d'enlever son casque pour glisser dans une atmosphère parallèle où les phrases dites au lointain résonnaient au cœur d'une écoute sage, laisser advenir les échos blessés de la Colombie, depuis la Suisse, jusqu'à Pont-à-Mousson. Écoutez-voir, ici et ailleurs.

La Balaguère

billet

Ah! Les voilà! Des jambes, des bras, des trains venus de loin de près ou d'un peu plus loin encore, des sacs bien remplis pour une semaine de peu de sommeil, regards avides et cheveux de toutes les couleurs. Mais qui êtes-vous? Le mystère demeure derrière chaque visage, chaque parcours tortueux de vie, réunis ici, dans les couloirs de cette Abbaye désacralisée qui accueille nos discussions païennes autour d'un bon repas. Les spectres de la Révolution qui ont incendié les lieux pour les ouvrir au monde s'entendent encore à travers les couloirs qui mènent aux sacristies et autres salles lapidaires. Pour nous accueillir, nous, qui venons faire vœu de silence et entendre les théâtres d'aujourd'hui. Alors merci. Merci aux fantômes. Merci aux participant·es et merci à ce cher public qui par ses rires, ses respirations, ses endormissements inavoués et son désir de rencontres textuelles habite les murs pour dépasser le sentiment du sacré.

14H30 - LECTURE/RENCONTRE EN PLEINE FRANCE - BORDS DE MOSELLE

de et avec Marion Aubert (France), conversation avec Jean-Pierre Ryngaert
et avec la participation de Kheireddine Lardjam

présentée en partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe soutenu par le programme Europe Créative de l'Union européenne. Ce texte, lauréat de l'Aide à la Création (printemps 2022), est soutenu par ARTCENA.

16H30 - LECTURE - PAROLES DE JEUNES ÉCRIVAINES DRAMATURGES CHAPITEAU « LES MARIONNIERS »

Béatrice Bienville, Mathilde Segonds et Clémence Attar,
en partenariat avec le département Écriture de l'ENSATT

18H - LECTURE - JAMAIS TOUJOURS PARFOIS - LES TILLEULS

de Kendall Feaver (Australie), traduction Sabine Haudepin, Dominique Hollier,
Séverine Magois et Adélaïde Pralon, dirigée par Laëtitia Guédon,
avec Birane Ba (de la Comédie-Française), Marie-Sohna Condé, Lola Roy et Carole Thibaut
*texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez, Centre international de la traduction théâtrale
et de l'Ambassade d'Australie*

22H30 - LECTURE - COPEAUX - CHAPITEAU « PARQUET DE BAL »

de Mishka Lavigne (Canada/Québec), dirigée par Nadine Ledru
avec Alexis Barbier et Otilly Belcour, musique Jacques Pegeot

Le texte est publié aux éditions L'Interligne.

23H30 - DJ LAST NEWS FROM DISCO

La Mousson d'été est subventionnée par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et de la ville de Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe cofinancé par le programme Europe Créative, l'Ambassade de France / Institut français et le réseau des Alliances françaises en Argentine, Acción Cultural Española AC/E, avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez - Centre international de la traduction théâtrale, L'Arche éditeur, ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, le Théâtre de la Manufacture - Centre Dramatique National de Nancy-Lorraine, le Théâtre National de Strasbourg, Théâtre ouvert, France Culture, Télérama, Théâtre-contemporain.net, les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive à Nancy, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

